

Prologue

Ukraine, 2014

Difficile de dormir dans le refuge. Le décor un peu glauque s'ajoute à une tension intérieure renforcée par le bruit intermittent de coups de feu tirés à proximité, dans le centre-ville d'Odessa.

Au mieux, je peux sommeiller un peu. Je n'arrête pas de cogiter, de me demander si le deal va finalement être conclu, si je vais rester en vie ou non. Pas forcément dans cet ordre, d'ailleurs.

La lumière du jour commence à percer à travers les rideaux fatigués. Soudain, un homme d'une carrure monstrueuse, irradiant d'agressivité, fait irruption dans ma chambre.

— Il est mort à cause de toi ! s'écrie-t-il. File-moi ton putain de téléphone, habille-toi et sors. Tout de suite !

J'ai été accusé de pas mal de choses pendant ma carrière, mais avant ce jour, jamais d'avoir fomenté l'assassinat d'un potentiel partenaire de business. Voilà pourtant où mon travail m'avait amené : au milieu d'un champ de bataille à Odessa, une ville portuaire ne pouvant échapper à la violence et au bain de sang qui se répandent partout en Ukraine suite à la montée des hostilités avec la Russie.

Sauf que, sur un champ de bataille, on sait où est l'ennemi. Et cette ville m'était totalement étrangère ; tous ceux que j'y rencontrais pouvaient aussi bien être des amis que des ennemis

potentiels. Une personne avec qui nous faisons des affaires pouvait être un médiateur ou un meurtrier. J'étais venu dans le rôle du premier, mais j'avais été estampillé du second.

C'est une guerre furtive et discrète, dont les cibles et les localisations aléatoires mettent tout le monde sur les nerfs. Quand on entre dans une pièce, les yeux scrutent toutes les directions, analysant le niveau de menace auquel on s'expose. La suspicion est partout.

Faire des affaires dans un tel contexte est terrible. La confiance semble y être un concept périmé, presque naïf. Deux jours plus tôt, nous étions dans le pays depuis à peine une heure quand deux personnes se sont fait tuer non loin de nous. Quelque part, je me suis dit que nous n'aurions jamais dû mettre un pied là-dedans, ou alors que nous aurions au moins dû entreprendre plus de recherches sur notre client avant de venir ; mais dans ce genre de région, il est difficile de trouver des informations fiables.

Un groupe de propriétaires d'Odessa avait approché un agent italien, Roberto De Fanti – qui avait été directeur sportif à Sunderland jusqu'en janvier de cette année – pour lui faire part de son intérêt dans l'idée d'acheter le club Sheffield Wednesday. Nous avons développé une relation de respect et de confiance avec Roberto, lors de précédentes affaires, et nous étions liés de près avec le propriétaire d'alors de Wednesday, Milan Mandaric, par l'intermédiaire de mon ami et associé Peter Storrie. Milan et Peter travaillaient ensemble à Portsmouth. L'implosion financière de ce club et un procès différent, où chacun d'eux était accusé d'évasion fiscale, impliquaient que leur avenir dans la partie était incertain jusqu'à leur acquittement en 2012.

J'avais embauché Peter comme consultant parce que je respectais son expérience, ses contacts et son agilité avec les chiffres. Il était encore proche de Milan, qui avait acheté Wednesday en 2010, mais eut envie de vendre quatre ans plus tard parce qu'il sentait que le club avait atteint un certain stade

naturel d'évolution et qu'un nouveau propriétaire, plus jeune, lui conviendrait mieux.

Mon intérêt personnel pour que cette vente se fasse se renforça en raison d'une vieille amitié avec lord Sebastian Coe, qui a grandi à Sheffield et possède une affinité avec Wednesday en dépit de son allégeance connue à Chelsea. Il m'a souvent dit en plaisantant que, si je participais un jour à la vente du club, il envisagerait peut-être d'en devenir président. Seb proposa même de parler à José Mourinho, histoire de voir s'il était intéressé. À l'époque, ce n'était pas aussi excitant que ça en a l'air aujourd'hui, car José n'avait pas de club et était ouvert aux propositions.

Roberto me dit que ce groupe d'investisseurs avait possédé des équipes en Ukraine, mais qu'il souhaitait acquérir un club anglais. Ces gens voulaient sortir du cash de l'Ukraine – d'où que provînt cet argent –, et pensaient qu'un club de foot au Royaume-Uni ferait un placement sûr pour leur pécule. Ayant déjà une expérience de propriétaires de clubs, ils voulaient trouver une équipe avec un bon potentiel de développement et estimaient que Sheffield Wednesday avait ce profil.

Les appels se succédèrent et, au bout d'un moment, je dus décider si le déplacement en valait la peine. Eux ne viendraient pas au Royaume-Uni ; c'était à nous de venir les voir.

Après 30 ans de transactions aux quatre coins du monde, je me suis constitué un filet de protection sur lequel je peux m'appuyer si nécessaire, mais je n'avais pas de réels contacts en Ukraine. Le pays était à feu et à sang, à l'époque, et si des ennuis surgissaient dans la négociation ou autour de nous, je ne savais pas du tout où me replier ; n'importe quel agent sait qu'il faut avoir une stratégie de repli avant de se lancer dans la moindre négociation.

J'avais discuté avec Richard Creitzman, qui travaillait sur l'équipe de Roman Abramovitch quand ils avaient acheté Chelsea. Richard faisait partie des passagers dans le fameux vol en hélicoptère au-dessus de Londres en 2003,

lors duquel – c'est ce qu'on raconte – l'équipe Abramovitch s'apprêtait à conclure l'achat de Chelsea quand ils ont survolé le Craven Cottage de Fulham. Le terrain était en friche à ce moment-là, et l'équipe de Fulham jouait à Loftus Road. L'herbe était haute de 30 cm par endroits et, ajoutée au début des travaux de rénovation du stade, la charmante résidence de Fulham paraissait bien délabrée.

Richard désigna la vue minable sous eux.

— C'est Chelsea, là, dit-il.

Roman fit une mine incrédule.

— Mais non, je blague, dit Richard. C'est Fulham, en fait.

— Arrête tes conneries, répondit Roman sur le ton glacial qu'on lui connaît.

Richard était l'un des dirigeants de Chelsea ; lui et moi sommes donc devenus bons amis au fil des ans. Il a fini par quitter Roman et est retourné à Moscou, demeurant mon unique lien avec cette région du monde. Je l'ai appelé pour lui demander ce qui arriverait si les choses se passaient mal là-bas.

— Ça ira, m'a-t-il dit. Odessa est un grand port avec un peuple formidable et un « style » bien à soi. La ville est connue dans l'ex-URSS pour être un endroit où les lois sont interprétées assez librement et où il y aurait un fort taux de criminalité. Il y a pas mal d'hommes d'affaires locaux et russes qui opèrent là-bas ; alors, sois prudent si tu y vas. Je serais ravi d'organiser ta sécurité si tu en as besoin.

C'était donc un coup risqué, mais je me suis dit que le jeu en valait la chandelle. Quelques mois plus tôt, j'avais négocié la vente de Leyton Orient, cédé par Barry Hearn à Francesco Becchetti. Vendre des clubs de foot m'intéressait, comme boulot ; alors, je ne voulais pas laisser passer la chance de gérer celle de Wednesday.

Un autre incident m'avait fait douter de la crédibilité du groupe d'Odessa. Un de mes consultants leur avait parlé trois semaines plus tôt ; il s'agissait de faciliter un deal pour faire

passer un joueur renommé de Premier League dans un important club ukrainien. Le tarif devait avoisiner les six millions d'euros avec un salaire net de quatre millions d'euros par an. Trois millions seraient alignés d'emblée, et un million de plus six mois après. La structure de ces paiements était étrange, mais, au cours des négociations, mon consultant évoqua leur carnet d'adresses, qui incluait plusieurs figures suprêmes du monde du football. Finalement, l'affaire ne se fit pas, parce que le groupe d'Odessa traîna les pieds et le joueur se désintéressa, mais, d'un autre côté, cela avait suffi pour suggérer qu'une rencontre au sujet de Sheffield Wednesday pouvait valoir le coup.

Durant les semaines avant notre arrivée, la violence avait monté en puissance en Ukraine. Le vol MH17 de Malaysia Airlines en provenance d'Amsterdam avait été abattu en territoire rebelle près de la frontière russe. Les 298 passagers à bord étaient morts, la Russie et l'Ukraine s'en rejetant la responsabilité. Les combats continuaient d'enfler avec les incursions militaires des Russes en Ukraine.

Odessa connaissait quelques troubles, mais demeurait assez calme en comparaison ; nous avons donc décidé d'y aller. Peter, Roberto et moi avons embarqué au départ de Londres pour un voyage de 2775 km le matin du lundi 25 août.

C'est à ce stade de mon récit que je dois faire un aveu. Les noms de nos contacts à Odessa ont été modifiés pour ma propre sécurité et celle de mes associés. Je ne serais pas à l'aise de nommer ces individus publiquement, même aujourd'hui.

Le type qui nous accueillit à l'aéroport – appelons-le Fabian – était un genre de père de famille sous acide. Il déclarait avoir de puissants contacts officiels dans l'un des plus gros clubs d'Espagne et parlait sans discontinuer, à toute vitesse, d'une voix haut perchée. Il racontait principalement n'importe quoi, et ce flux ininterrompu nous fit l'effet d'une bande-son relativement insupportable pendant le trajet.

On m'embarqua à l'arrière d'un monospace avec Fabian, un chauffeur et un garde du corps pour aller jusqu'au stade, qui en mettait plein la vue. Les vestiaires avaient un niveau de confort proche d'un hôtel cinq étoiles. On n'avait pas regardé à la dépense. Après une visite guidée, on nous emmena à notre hôtel. Le monospace s'arrêta à 200 m de là, coincé dans des bouchons. Il y avait du grabuge devant nous. Des gens commençaient à partir dans tous les sens.

Fabian et le garde du corps sont sortis et ont avancé dans la rue pour tenter de voir ce qui se passait. Je suis sorti à mon tour pour me dégourdir les jambes, mais à ce moment-là, Fabian est revenu vers la voiture en courant et en criant que deux personnes venaient d'être tuées par balle dans le hall de notre hôtel. Le garde du corps m'a attrapé avec une telle force que j'ai décollé du sol et il m'a poussé dans la voiture. Des gens couraient devant les vitrines, l'air totalement affolé. Des véhicules montaient sur le trottoir pour échapper à la pagaille.

— Il faut qu'on parte, vous ne pouvez pas rester ici, dit le garde du corps. On va vous emmener en lieu sûr.

J'avais le cerveau embrumé. Avais-je rêvé ou quoi ? Par chance, nous étions arrivés par une allée permettant de s'extraire du tumulte. Le chauffeur s'empressa de manœuvrer la voiture dans cette petite rue étroite à sens unique, où nous frôlions les murs de quelques centimètres seulement. Je me rappelle m'être dit qu'il semblait assez doué pour les situations de fuite en urgence, mais je préférais ne pas trop penser aux origines de ce talent.

La voiture fila en trombe dans les rues secondaires d'Odessa. Fabian continuait de déblatérer 10 000 mots à la minute, des choses du genre « C'est comme ça, ici » ou « Vous avez bien l'IRA, vous. C'est pareil... » Pas exactement, non.

J'avais l'impression que le monde se refermait sur nous. Mes vêtements me collaient à la peau, l'air conditionné étant tombé en panne, renforçant ma claustrophobie. À l'avant, notre garde du corps se retourna vers nous :

— Vos téléphones. Tout de suite ! gronda-t-il.

À ce moment-là, on commence à se dire qu'on vient de se faire enlever. On a peur, on ne comprend pas.

— On est suivis, a continué le garde du corps. Il ne faut pas qu'on se fasse repérer à cause de vos portables.

Pendant toutes les années où j'ai mené des transactions partout, du Swaziland à plusieurs pays se trouvant autrefois derrière le rideau de fer, rien de tel ne m'était jamais arrivé. Fabian nous dit que c'était le protocole, et mon consultant, qui leur avait parlé de nous auparavant, nous dit qu'il avait dû leur confier son téléphone portable, lui aussi ; il y avait une forme de réconfort dans cette cohérence, mais nous avions malgré tout l'impression de céder naïvement à un certain anonymat.

Nous avons fini par arriver à ce qu'ils appelaient un refuge, au bout d'un cul-de-sac. En haut de la petite allée, ils garèrent le monospace en travers de la route avec deux hommes de chaque côté montant la garde. C'était une prison ouverte ; nous étions coincés. Je ne savais pas si c'était une bonne ou une mauvaise chose.

La maison était presque vide. Des ressorts sortaient de mon lit. Il n'y avait rien à manger, et pas même un verre d'eau. J'avais bien un balcon, mais je n'étais pas très tenté d'aller dehors.

Au bout d'un moment, la tentation l'emporta et je sortis sur le balcon. Je jetai un œil au bout de la rue, et un garde releva les yeux vers moi, me lançant un regard qui semblait me défier de respirer le même air que lui. Je retournai à l'intérieur.

Roberto, Peter et moi avons essayé de garder notre calme en rationalisant la situation autant que possible. En Angleterre, des gens savaient où nous étions. Quel intérêt les Ukrainiens auraient-ils à nous faire du mal ? Ou bien était-ce une organisation criminelle qui comptait demander une rançon à nos familles ?

Une longue heure s'écoula. Ils nous dirent que la rencontre avec le chef du groupe d'investisseurs serait retardée – Dimitri

me semble être un nom approprié pour lui, au vu du passé de l'Ukraine – parce que huit personnes venaient d'être tuées lors d'une manifestation en ville. Je fermai les rideaux, comme si cela pouvait renforcer notre sécurité.

Deux autres heures se sont écoulées et nous avons fini par être de nouveau emmenés dans le monospace pour prendre un parcours sinueux à travers la ville jusqu'à un endroit où Dimitri nous attendait. Nous n'avions pas le droit de prendre nos bagages. Le trajet était volontairement compliqué afin qu'on ne puisse pas nous pister. Nous n'avions pas de téléphones, pas d'affaires, mais au moins n'y avait-il pas de demande de rançon. Pour l'instant, en tout cas.

Nous arrivâmes à une usine désaffectée, un lieu totalement sinistré et délabré après des années d'abandon. Mon cœur s'accéléra. À l'arrière de l'usine, il y avait un couloir menant à un autre bâtiment, derrière lequel se trouvait une porte. On nous fit entrer et, brusquement, le décor se fit bien plus luxueux. Des tapis partout ! Je m'en souviens encore. Il y avait aussi des statues dorées, de riches abat-jour... On aurait dit une scène d'*Alice au pays des merveilles*, comparé à ce que nous avons vu avant.

L'endroit ne comportait pas de fenêtres. Un homme, Dimitri, était assis sur ce qui aurait pu passer pour un trône. Il avait la trentaine, faisait environ 1 m 80 et était solidement bâti. Il était en grande conversation sur son portable, tandis qu'à côté de lui se trouvait une très belle femme voluptueuse d'une trentaine d'années, qui n'hésitait clairement pas à exhiber ses charmes. Nous nous sommes assis sans rien dire de l'autre côté d'un bureau, à moins d'un mètre d'elle.

Il termina son appel et, après une pause assez exaspérante, il tourna vers moi son visage de pierre et dit simplement :

— Salut.

Je me dis que je pouvais aussi bien lancer la discussion.

— Bonjour, je suis Jon. Et voici Peter et Roberto, dis-je d'un ton hésitant en montrant mes camarades.

— Je sais que vous êtes Jon, répondit froidement Dimitri. Je connais aussi le consultant que vous avez envoyé ici il y a trois semaines. Il était mauvais.

Dimitri l'accusait d'avoir menti pendant les négociations et d'avoir insulté sa famille. C'était la première fois que j'entendais une chose pareille – et je n'en croyais pas un mot.

L'atmosphère était exécrationnelle dans la pièce. Normalement, on parle de tout et de rien au début d'un deal comme celui-là, pour la convivialité, parce que tout le monde veut faire affaire et gagner de l'argent. L'ambiance est légère, chaleureuse. Rien de tout cela en l'espace.

Dimitri était assis juste en face de moi et parlait de mon collègue en des termes plus que désobligeants. Je lui dis que je n'étais pas au courant de telles accusations, mais je pris garde de ne pas aller trop loin, car j'avais besoin de gagner son respect. Je devais défendre ma position tout en admettant que ce qui s'était passé à Odessa n'était pas sous mon contrôle. Ce qui ne cessait de se confirmer chaque nouvelle minute.

J'essayai de mettre les choses au clair sans jamais baisser les yeux, afin de ne pas paraître intimidé, et de me conduire de manière conciliante, accompagnant mes paroles d'un sourire à intervalles réguliers.

Dimitri remua des papiers devant lui. Mes yeux revinrent se poser sur la pile désordonnée. Je voyais maintenant un revolver sur le bureau, pointé directement vers moi. Roberto émit un petit souffle involontaire, mais audible par tout le monde.

Peter se pencha et murmura à mon oreille :

— Je suis content de ne pas être assis à ta place.

— Vous serait-il possible de pointer cette arme de l'autre côté ? demandai-je à Dimitri.

Il sourit. C'était la première fois que cela lui arrivait et ce fut une petite victoire pour moi.

Je continuai à expliquer que ma société, First Artist, avait depuis longtemps une réputation d'excellence et de pionnier dans le milieu des agents du football, au Royaume-Uni, et que

nous étions venus ici pour faciliter leur démarche d'achat d'un club de foot. Il savait probablement déjà tout cela, seulement, il fallait que j'établisse un semblant d'autorité. Le revolver était toujours posé sur le bureau, mais au moins la conversation qui nous amenait ici pouvait-elle enfin commencer.

Mon idée pour Sheffield Wednesday était en partie née de mes discussions avec Seb Coe, qui pensait comme moi que les autorités avaient une chance de répondre favorablement au transfert du club hors de Hillsborough. Il indiqua même qu'il parlerait au député local Richard Caborn, ancien ministre du Sport et député travailliste pour Sheffield Central, afin d'évaluer la validité de cette hypothèse. Considérant la tragédie qui avait eu lieu en 1989, un nouveau propriétaire pourrait lancer une dynamique sans traîner nombre des problèmes internes qui existent lorsqu'un club de foot quitte son bercail spirituel. Dans ce genre de cas, on abandonne souvent un puissant héritage émotionnel derrière soi, mais j'estimais que ce ne serait pas le cas avec Hillsborough, compte tenu des circonstances atroces dans lesquelles tant de personnes avaient perdu la vie dans ce stade.

Il était également possible que la municipalité aide à absorber les coûts. Le stade Don Valley avait été construit pour les jeux universitaires de 1991, mais après cela, il a coûté des millions de livres sterling à la ville en se dégradant complètement. Le futur propriétaire pourrait donc s'approprier cette enseigne prestigieuse pour en faire un nouveau lieu mythique tout en transformant Hillsborough en projet immobilier pour aider à financer l'ensemble du projet.

Chose importante dans cette transaction, il devrait y avoir un mémorial en souvenir des 96 fans de foot qui ont perdu la vie en 1989, et, si nous parvenions à convaincre la municipalité que le développement à suivre serait assez conséquent, il devrait alors y avoir suffisamment de fonds pour faire don d'un appartement à toutes les familles des victimes. Du moment que tout était empreint de respect, je ne pensais pas

que les supporters éprouveraient une tristesse insurmontable en quittant Hillsborough, point de vue partagé par Seb dans ces circonstances.

Dimitri acquiesça d'un hochement de tête tandis que j'exposais ma proposition. L'ambiance s'était un peu réchauffée, à tel point qu'il décida d'écarter son arme. Le revolver disparut sous la table – peut-être toujours pointé vers moi sans que je le sache, mais j'avais envie de voir cela comme un progrès.

À ce stade, Milan devait être arrivé et, juste comme j'allais demander discrètement à Peter ce qu'il faisait, il entra dans la pièce. La conversation évolua positivement, s'orientant vers un bavardage plus général sur le foot, ce qui ne possédait aucun intérêt en soi, mais avait l'énorme avantage d'apaiser les tensions.

Il fut bientôt près de 23 h. Nous n'avions rien mangé depuis notre repas dans l'avion, et Dimitri décida que c'était l'heure de dîner. Nous repartîmes en ville et arrivâmes dans le restaurant désert d'un hôtel. Nous fûmes fouillés à l'entrée – fait assez déconcertant –, mais cette question de sécurité nous permit de demander à récupérer nos portables. J'appelai immédiatement ma femme, Janine. Habituellement, quand je suis à l'étranger, nous nous parlons plusieurs fois par jour ; je pus ainsi au moins lui donner de mes nouvelles et la rassurer.

Il y eut ensuite un long dîner, et la discussion s'orienta sur la politique. J'évoquai Petro Porochenko, le président de l'Ukraine, qui venait de prendre ses fonctions quelques mois plus tôt. La simple mention de son nom donna lieu à une diatribe d'une heure et demie dont la substance se résumait au fait que Porochenko était l'homme politique le plus pourri que la terre ait jamais connu. Ce fut une litanie de noms d'oiseaux et de prophéties pleines d'espoir sur son assassinat imminent. Le vitriol coulait à flots, mais au moins les menaces de mort étaient-elles dirigées contre quelqu'un d'autre que nous. De toute évidence, les Ukrainiens collaboraient étroitement avec

les Russes – je n’avais pas très envie de savoir comment – et tenaient Vladimir Poutine pour un leader exemplaire.

Le dîner se termina en bons termes, même si l’on nous enjoignit fermement d’être prêts à 7 h le lendemain matin pour poursuivre les discussions.

Nous arrivâmes à notre « refuge » sur les coups de 2 h 30. Roberto, Peter et moi nous laissâmes tomber sur les vieux matelas, aussi usés que nous l’étions par cette journée.

— Qu’est-ce que vous en pensez, alors ? C’est du chiqué ou pas ? demandai-je.

Roberto était optimiste malgré nos doutes concernant les raisons pour lesquelles ce groupe semblait si concerné par les histoires de banditisme dans cette ville. Seulement, ils avaient beaucoup d’argent pour pouvoir envisager un deal de cette envergure. Personnellement, j’avais des doutes sur le fait qu’ils passent le test de « moralité et d’aptitude » que la Football League faisait subir aux nouveaux acquéreurs ; il faudrait donc procéder à quelques vérifications sur place.

En dépit du traumatisme de la journée, on avait l’impression que quelque chose de positif pouvait encore sortir de tout cela. Certes, les questions de sécurité nous contraignaient à une surveillance permanente, mais lorsque ma tête se posa sur l’oreiller en synthétique, c’était avec plus de pensées positives que je n’en avais eues au cours de la journée.

La bande de mastards arriva à 7 h pétantes et frappa à la porte avec énergie. Les yeux cernés, mes deux collègues et moi sortîmes sous un ciel matinal parfaitement clair avant de nous engouffrer dans le monospace. Nous arrivâmes dans un country-club luxueux pour poursuivre les discussions dans un endroit pittoresque, sous un immense parasol nous préservant de la chaleur et, enfin, un accord commença à se dessiner.

Le prix et la structure de financement fixés par Milan furent reçus de façon assez prometteuse. Le total s’élevait à 30 millions de livres, dont 50 % payés à la signature du contrat

et le reste en 2 paiements ultérieurs étalés sur les 12 mois suivants, ce qui était tout à fait correct.

La journée fut productive par rapport à la veille. À 14 h, nous avons demandé l'autorisation de téléphoner chez nous. Notre vœu fut exaucé, et j'appelai Janine juste pour lui donner quelques nouvelles, mais je me dis qu'il valait mieux pour elle que je ne lui raconte pas tous les doutes qui nous inquiétaient encore.

Peter prit plus de temps que les cinq minutes qu'on nous avait accordées et, brusquement, l'ambiance tourna de nouveau au vinaigre. Le garde du corps commença à crier « Donnez-moi ce putain de téléphone, tout de suite ! » et était visiblement prêt à arracher le poignet de Peter en même temps que le BlackBerry si mon collègue ne s'exécutait pas sur-le-champ.

Ils nous emmenèrent ensuite voir le centre d'entraînement d'une équipe dont ils déclaraient être les copropriétaires. Là encore, je préfère ne pas la citer. Nous avons rencontré l'entraîneur et plusieurs membres du personnel travaillant en coulisse. Les façades des bâtiments étaient décaties, mais, à l'intérieur, les salles avaient été soigneusement et fraîchement rénovées. Cet étalage de largesses était clairement destiné à impressionner Milan, afin de lui montrer les investissements qu'ils pourraient apporter aux infrastructures de Sheffield Wednesday.

Cela dura des heures et des heures. Dimitri mit enfin un terme à cet ennui.

— Ce soir, on va faire la fête ! lança-t-il.

Aucun d'entre nous ne se sentait particulièrement d'humeur à faire la fête, vu la tension permanente qui imprégnait notre déplacement. Cela dit, on pouvait au moins se réjouir du fait que personne n'était mort aujourd'hui.

Après un bref passage par ce qu'ils appelaient leur quartier général – un petit bureau miteux dans le centre-ville – pour y prendre je ne sais quel papier, on nous conduisit dans un nouveau bâtiment semblant désaffecté ; mais là encore, une

fois à l'intérieur, nous nous retrouvâmes dans une espèce de décor de cinéma.

Il y avait une grande piscine agrémentée de toboggans en spirale et d'une tyrolienne suspendue au-dessus de l'eau. De belles jeunes femmes étaient stratégiquement installées de part et d'autre de la piscine, tandis qu'à l'intérieur, de luxueux couloirs desservaient une quantité de pièces grandioses où l'on trouvait de somptueux restaurants ou des tables de billard russe richement sculptées.

On nous demanda d'aller nous changer et de mettre des peignoirs, pour « des raisons d'hygiène et de sécurité ». Je ne voyais absolument pas pourquoi, mais tout s'éclaira ensuite, lorsque Peter se fit piquer son portefeuille, qui contenait 300 livres en espèces, probablement par une des filles.

— Ces filles sont là pour votre plaisir, nous dit Dimitri.

Nous n'avions aucune intention de faire des galipettes avec des prostituées ukrainiennes ; d'abord parce que nous étions tous heureux en mariage, mais également parce que j'étais quasiment certain que tout ce que nous faisons était filmé par des caméras dissimulées ici ou là. Même la moindre « interaction » avec une des filles – dont aucune ne nous intéressait le moins du monde – risquait d'être utilisée contre nous lors de la suite des négociations.

Mais Dimitri insistait :

— Laquelle vous voulez ? demanda-t-il tandis qu'une parade de prostituées à l'air fatigué défilait devant nous comme de la marchandise sur un tapis roulant.

L'une d'elles passa devant moi, uniquement vêtue de vison. J'eus envie de la traiter de peluche vivante, mais ce n'aurait pas été compris, et, en outre, elle ne donnait aucune envie de la cajoler. Mais surtout, nous aurions risqué de faire insulte à l'hospitalité de Dimitri ; il valait mieux décliner poliment.

— Bon, tant pis. Dégagez, les filles ! dit Dimitri. Amenez-en d'autres.

Je faillis mentir à Dimitri et lui dire que j'étais gay, mais

étant donné le niveau douteux de la région en termes de droits de l'homme, il n'est pas impossible qu'être gay ou noir y soient les seules choses pires que d'être un agent de football.

Dimitri exhiba bientôt ses blessures de guerre. Il avait des cicatrices dues à des balles et d'autres à des coups de couteau sur son torse – conséquence de ce qu'il décrivit comme « une affaire professionnelle qui a mal tourné ». Fabian avait une dague tatouée dans le cou. Pendant ce temps-là, Milan essayait de faire avancer les négociations, et tout cela nous détournait très désagréablement de notre objectif : conclure ce deal. Sur les coups de 2 h 30 du matin, il fit le forcing :

— Comme on doit partir demain, on a besoin de savoir si le marché est conclu ou pas, dit Milan en adoptant un autre ton. Je suis serbe, vous êtes ukrainien. Nous avons les mêmes valeurs. Si vous me serrez la main maintenant, l'affaire est conclue.

La conversation continua comme s'il n'avait rien dit. Dimitri n'avait qu'à donner une poignée de main... et il ne le faisait pas.

Une heure plus tard, Milan essaya de nouveau :

— Allez, serrez-moi la main, dit-il avec plus de conviction que la fois d'avant.

Ils finirent par le faire. C'était un moment intense ; enfin, nous venions de franchir le Rubicon.

Peter prit des notes détaillées sur les clauses spécifiques. Il y avait quelque chose de comique à voir un homme d'âge mûr en kimono griffonner sur ses genoux le carnet de commandes d'une serveuse en essayant de synthétiser les points critiques d'un deal de plusieurs millions de livres. On était bien loin de la salle du conseil d'administration de Fratton Park.

Notre commission devait être de trois millions de livres. Ces trois jours avaient été éprouvants, mais, en revenant à notre refuge, les paupières lourdes, nous étions tous trois assez heureux compte tenu du montant de la rémunération proposée. Roberto avait amené les Ukrainiens à la table des

négociations, Peter avait amené Milan, et tout cela s'était fait sous mon organisation personnelle. Nous aurions donc tous un million. Le partage était simple.

Je n'estime pas être doué d'un immense talent, mais être agent, c'est bien plus que simplement représenter quelqu'un. Je crois juste avoir une certaine compétence pour faciliter les rencontres, les échanges et que chaque partie y trouve son intérêt.

Nos téléphones nous ayant été brièvement rendus, j'envoyai un SMS à Janine pour lui dire que le deal était conclu. Le soulagement à l'idée du vol de retour imminent m'envahit, adoucissant l'inconfort des ressorts saillants du matelas quand je me couchai enfin. Je fouillai dans mon sac et vis que mon iPad affichait un signal Internet. Une connexion non sécurisée à proximité me permettait d'avoir accès à mes e-mails pour la première fois depuis notre arrivée. Je me sentis comme reconnecté à la réalité.

Galvanisé par l'idée que, dans 12 heures, nous serions de retour dans le monde normal avec une nouvelle affaire en poche et une belle récompense financière à tous nos efforts, je répondis à quelques messages.

Je n'arrive pas à dormir. Il y a quelque chose qui cloche. Au mieux, je peux sommeiller un peu. Je n'arrête pas de cogiter, de me demander si le deal va finalement être conclu, si je vais rester en vie ou non. Pas forcément dans cet ordre, d'ailleurs.

Soudain, un homme d'une carrure monstrueuse, irradiant d'agressivité, fait irruption dans ma chambre.

— Il est mort à cause de toi ! s'écrie-t-il. File-moi ton putain de téléphone, habille-toi et sors. Tout de suite !

On dirait un raid du petit matin. Est-ce là le dénouement final ?

— Attendez... je me réveille à peine, dis-je.

— File-moi ton putain de téléphone ! répète-t-il d'un ton encore plus agressif.

— Je vous l'ai donné hier soir, lui dis-je en essayant de recouvrer mes esprits.

— Qu'est-ce que t'as d'autre ? demande-t-il.

— Un iPad.

— Alors, file-moi ce putain d'iPad ! dit-il en sortant un portable de sa poche.

Je me rends compte qu'il est au milieu d'un appel. Avec Dimitri à l'autre bout du fil. Le garde du corps me tend le téléphone.

Dimitri est fou de rage.

— Vous avez intérêt de lui donner tous vos appareils. Un de mes gars s'est fait tuer. Ils ont pisté vos appareils ; alors, faites exactement ce qu'on vous dit, sinon on vous défonce. Je veux vous voir tout de suite. Tout de suite !

Le désarroi m'envahit. Je réfléchis. Ce doit être moi – j'ai utilisé l'iPad sur un réseau non sécurisé. Ces mecs pourraient me couper en deux rien qu'en me regardant et, apparemment, j'ai causé la mort d'un de leurs associés.

Il me laisse me brosser les dents. Je le fais nerveusement, tout en regardant dans le miroir le garde du corps derrière moi. J'ai l'impression de courir après les ennuis en lui tournant le dos si longtemps.

Fabian débarque. Il m'accuse. Maintenant, plus que jamais, j'ai le sentiment que nous allons être enlevés. Hier soir, nous pensions avoir conclu un deal et, maintenant, nos vies sont menacées.

On nous emmène au bureau de Dimitri dans le centre d'Odessa. J'explique que j'ai envoyé quelques e-mails à des gens dans mon pays parce que j'avais un accès à Internet.

— Le garde aurait pu mourir à cause de toi, dit-il.

Pour la première fois, j'ai un doute quant à ma culpabilité.

Ce n'est pas le comportement de quelqu'un s'apprêtant à acheter un gros club de foot en Angleterre. Alors, que se passe-t-il ? Est-ce une mascarade ? Est-on en train de nous

enlever ? Tout cela n'est-il qu'une mise en scène et, si oui, dans quel but ?

On nous dit que nous allons devoir payer l'armée pour nous faire sortir du pays. Cela coûte environ 40 000 hryvnias, soit presque 2300 euros chacun.

— Donnez-nous tout de suite vos cartes de crédit. Il faut qu'on organise ça, ordonne Dimitri.

À ce stade, Roberto, Peter et moi n'avons qu'une envie : partir d'ici, par la porte ou par la fenêtre. Et il semblait y avoir une issue, même si elle ressemblait fort à un piège.

Nous avons tous tendu notre carte de crédit en pensant simultanément à faire opposition à la première occasion pour empêcher tout débit ultérieur. Une certaine tension règne dans la pièce, mais nous avons moins peur que tout à l'heure. Personne ne m'a menacé d'une arme ; personne ne nous a dit que nous ne pourrions pas rentrer chez nous – seulement, l'heure de notre vol de départ se rapproche. Nous risquons de rater notre avion. Et plus je dis cela, plus Fabian raconte n'importe quoi. Il se met à parler des Beatles.

— À votre avis, qu'est-ce que ça veut vraiment dire *A Hard Day's Night* ? demande-t-il.

Je n'en ai rien à cirer... On peut partir, maintenant, s'il vous plaît ? me dis-je. De toute façon, il n'attend pas de réponse, car il ne s'arrête jamais de parler suffisamment longtemps pour ça.

Ils ne veulent pas que nous attrapions notre avion. La conversation finit par s'essouffler. Nous n'avons plus rien à nous dire. Notre avion est parti. Une voiture ordinaire ressemblant à un taxi arrive, on nous rend nos téléphones et on nous prie de partir.

— On se revoit la semaine prochaine à Trafalgar Square, dit Dimitri, sous-entendant que le marché tient toujours et qu'ils ont un bureau là-bas. Je vous dirai quel jour j'arrive... On regardera le stade et on commencera les vérifications d'usage dans les prochains jours.